

HERCULE VALJEAN

L'alléchant poignard



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino noir # HS-033

L'alléchant poignard

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 685 : version 1.0

L'alléchant poignard

Collection *Domino noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Le bureau était grand, luxueusement meublé. De construction ancienne, la maison avait des pièces très hautes, et dans ce bureau, de longues draperies partant du plafond et retombant jusqu'à terre accentuaient encore cette impression de hauteur.

De hauteur perdue dans l'ombre, car la seule lumière était une lampe brillant modestement dans un coin du bureau.

Un lourd tapis, des meubles bas et trapus, un immense bureau qui occupait le coin.

Et à ce bureau, un homme.

Grand, mince, cinquante ans, et les rides de soucis sur le front.

L'allure distinguée de l'homme de bonne famille qui a su conserver et augmenter la fortune ancestrale.

L'homme habitué à commander, et dont le menton opiniâtre et les yeux dominateurs imposent la moindre volonté.

L'homme était assis très droit, d'une main il manipulait un cigare de super-arôme, et son autre main reposait négligemment sur le rebord d'un tiroir à demi-ouvert, où brillait de feux ternes l'acier bleu d'un pistolet automatique Luger, au long canon menaçant.

Sur le buvard couvrant une faible partie du bureau, une seule feuille de papier.

On y lisait des mots effarants.

Des mots écrits de la main gauche par un droitier, évidemment, en lettres moulées, volontairement contrefaites.

« Je veux te dire ce matin que tu mourras ce soir, car je veux que tu souffres en attendant. Rien ne saurait m'arrêter. Tu mourras ce soir, entre huit et onze heures. Quoi que tu fasses ; qui que tu soudoies, tu mourras. »

L'homme prit la feuille de papier un instant, et il soupira en la lisant une autre fois. Puis il eut un

petit air ironique.

Du coin de son bureau, il commandait la pièce.

Aucune fenêtre derrière lui, aucune ouverture qu'il ne vit très clairement.

Si le meurtrier entrait, il lui faudrait entrer en pleine vue de l'homme.

Et le pistolet prêt à l'action lui ferait son affaire.

L'homme ne se faisait pas d'illusion. Il repassait tous ceux qui seraient susceptibles de vouloir sa mort.

– Sa femme.

Son fils.

Sa fille.

Son frère.

Son neveu.

Son secrétaire.

Ils demeuraient tous dans la maison.

Hors ces gens, personne ayant un mobile ou

une haine suffisante pour justifier un meurtre.

Aucun associé d'affaire.

Aucun autre héritier possible ou même vaguement légal.

Aucun ennemi mortel.

Seuls ces gens.

La pensée en était horrible. D'avoir à inclure parmi les suspects sa femme, et sa propre chair, son fils et sa fille.

Mais l'argent, le million, ça vaut bien un meurtre.

La note n'était pas venue par la poste, mais elle avait été déposée sur son bureau. Il l'avait trouvée le matin même. On était entré dans le bureau, on avait mis le papier là, on était ressorti.

Il aurait donné beaucoup pour savoir qui était ce « on ».

Mais il le sut sans délai, car « on » entra.

La porte s'ouvrit doucement, très doucement. Un mouvement imperceptible... une esquisse de mouvement. Comme un tressaillement de l'huis.

Puis le mouvement se fit plus complet.

Plus précis et plus... mortel...

L'homme se raidit.

Il jouait sa vie sur le tapis vert.

Les cartes se distribuèrent. Dans un instant ce serait le grand jeu mais pas de croupier pour contrôler les mises.

Le croupier, c'était le pistolet ici, et l'arme du meurtrier.

L'homme regardait la porte fixement.

Celle-ci s'ouvrit... et « on » entra.

L'homme eut un geste terrible.

Il tendit le bras.

Il tendit le bras et les yeux lui ouvrirent grand comme des soucoupes...

– Toi, cria-t-il, c'est toi ?...

Et comme il allait s'emparer de son pistolet, comme il s'en emparait, comme en effet, il le prenait dans ses doigts, un couteau lancé siffla dans l'air soudain moite de la pièce, et vint se

ficher à son cou.

Alors il eut le temps de presser la gâchette avant la mort, mais la balle se logea dans une draperie, loin en haut, car il était tombé de côté sur le bras de sa chaise, puis il avait glissé par terre...

Alors « on » regarda un instant la scène, puis « on » ressortit sans autre bruit qu'un soupir, profond et comme soulagé.

Richard Biencourt, millionnaire retiré des affaires, venait d'être bêtement assassiné, pendant que 67 policiers montaient la garde autour de l'immense propriété, et en surveillaient les moindres recoins.

Excepté dans la maison, où Biencourt avait préféré monter la garde lui-même, seul avec son ennemi et sa famille, si les deux ne faisaient pas seulement un... ce qui était problématique.

Comme le silence de la maison n'avait été brisé que par les seuls mots de Richard Biencourt en apercevant qui était son meurtrier, rien n'avait transpiré de l'acte horrible.

Et la maison continua sa veille morne de repos attentif.

II

Leur nom était multitude

Vers minuit, l'inspecteur Belœil entra dans la maison, et se dirigea vers le bureau de Biencourt.

Il entra, et vit l'ombre de la chaise derrière la lampe.

Dans la pénombre générale de l'appartement, il prit cette ombre, pour Richard Biencourt, alors il lui fit son rapport.

Du moins il commença.

– Il est minuit. L'assassin devait venir entre huit et onze heures. Il n'est pas venu, est-ce que nous allons continuer la veille en force ou si nous allons...

Mais à ce moment, s'étant approché, il vit que l'ombre n'était en effet qu'une ombre et un jeu de lumière.

Il s'arrêta net de parler, et regarda en clignant des yeux.

Biencourt n'était pas là.

Belœil se gratta l'occiput.

– Ah, ben ! dit-il.

Puis il se gratta derechef.

Il marcha vers le bureau, se pencha au-dessus pour mieux voir derrière la lampe qui l'éblouissait.

Il aperçut le cadavre de Biencourt, le poignard qui lui sortait, droit comme un pieu, de la gorge, le sang qui coulait sur le tapis, Biencourt affalé par terre...

Cinq minutes plus tard, tout l'appareil de la police était en pleine opération, et avait envahi le bureau.

Les lumières du plafond avaient été allumées, et la pièce était baignée d'une clarté éblouissante.

Des hommes prenaient des photos.

D'autres relevaient des empreintes probables.

D'autres prenaient des mesures.

D'autres prenaient des notes.

Et Belœil rageait.

« Comment, avec tout un régiment de policiers, l'assassin avait pu perpétrer son crime, impunément, accomplir son acte terrible, et ne pas avoir été vu ? Cela était une insulte personnelle à Belœil... Une véritable insulte ! »

Car l'assassin n'avait pas été vu.

Belœil le demanda à madame Biencourt.

Une grande femme, aussi mince que son mari, d'une grande beauté, d'une noblesse de traits remarquable.

– Vous n'avez rien vu, madame. Rien vu, et rien entendu ?

– Je n'ai rien vu, monsieur. J'étais à ma chambre, je lisais. Ma chambre est à l'étage plus haut. Je n'ai rien entendu.

Seule une pâleur du visage décelait le choc. Et une voix qui faussait tout à coup. Mais c'était tout.

Belœil s'émerveilla en lui-même.

« Forte femme, se dit-il, aucune émotion, pas de larmes, pas d'hystérie. Quel contrôle sur elle-même ! Quelle force de volonté. »

Il décida de ne point forcer le jeu, et déclencher les nerfs trop tendus.

– Je vous questionnerai plus avant demain. Reposez-vous, madame.

– Merci, fit-elle avec un éclair de gratitude dans les yeux.

Belœil marchait de long en large dans l'appartement. Il ne restait plus, de tout le régiment d'ordre et de paix, que deux policiers qui montaient la garde devant le cadavre de Biencourt.

Alignés debout près du mur de gauche, le fils Biencourt, et la fille. Le frère de la victime, et son fils, le neveu. Un peu plus loin, affalé dans un fauteuil, un jeune homme. Belœil se dit que ça devait être le secrétaire. Il l'appela.

– Dites-moi, monsieur... ?

– Roger Lafond, secrétaire particulier de monsieur Biencourt.

– Merci... Dites-moi, pouvez-vous expliquer ce crime. Moi, je n’y comprends rien, je l’avoue. Monsieur Biencourt me téléphona, me demande un cordon de police, me lit la lettre qu’il a reçue. Je viens ici, nous montons la garde, nul ne peut entrer sur le terrain. Le crime est commis tout de même... Vous voyez ça d’ici ?... Alors les suspects deviennent forcément les occupants de la maison au moment du crime... Qui aurait un mobile ?

Roger Lafond sourit légèrement.

C’était un jeune homme, de bonne taille et de bonne mine, complet chic, et mise impeccable. Des yeux droits, francs, une bouche volontaire et des regards souvent jetés du côté de la fille Biencourt... (nous y reviendrons).

– Voilà, dit-il, si vous considérez l’argent comme mobile possible, nous avons TOUS un mobile. Tous nous héritions d’un montant considérable.

– Même vous ?

– Même moi. J’hérite de cent mille dollars,

pour services rendus, et à cause de la confiance qu'avait mise en moi mon patron.

– Et les autres ?

– Sommes variées, toutes en haut de cent mille.

– Donc...

– Donc n'importe qui dans cette chambre pouvait avantageusement tuer Richard Biencourt.

Belœil se gratta la tête.

Le gros policier essayait de mener son enquête suivant les règles dans le petit livre d'instructions.

Et ça ne menait pas à grand-chose.

On y disait : « Cherchez le mobile, associez le mobile à un homme en particulier, et vous avez, presque toujours, découvert l'assassin. Il ne vous reste qu'à le prouver. »

Seulement, voilà que six personnes avaient un mobile égal... Pour Belœil, dont le cerveau ne fonctionnait que sur une idée à la fois, il ne s'agissait pas de découvrir des motifs cachés,

autres que l'argent, des relations entre acteurs du même drame, des sens cachés à des actes apparemment innocents. Pour lui, un seul mobile évident, celui de l'argent. Et le voilà avec six suspects ayant le même mobile... Pauvre Belœil.

Son gros visage de gros homme respirait l'indécision.

Belœil était au pied du mur.

Crime simple, poignard au cou, mort immédiate, nombre limité de gens ayant accès au lieu du crime... mais...

Belœil leva la main pour se gratter la tête...

Une voix l'arrêta.

III

Le Domino noir

– Ne te gratte pas, Belœil, tu vas t’user un trou dans la tête.

La voix forte et claironnante avait éclaté dans la chambre silencieuse.

Elle avait résonné sur les murs, et avait fait vibrer les tympanes.

Belœil, le dos à la porte, vira sur un pied, et lança un juron.

Qui donc osait ainsi l’apostropher.

Il vit Benoît Augé.

Premier lieutenant, bras droit, factotum principal du Domino noir.

Le seul homme à savoir qui était le Domino noir.

Le seul homme à connaître le nom véritable et la véritable personnalité du Vengeur du crime, l'implacable Domino noir, le génie bienveillant qui inspirait chez les criminels la peur abjecte et la frousse absolue.

Benoit Augé, commensal du Domino noir...

– T'as des soucis, mon gros Belœil ? demanda-t-il.

Belœil regarda Benoit Augé et grinça des dents en serrant les poings.

– Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Qui t'a dit ?...

– D'abord, dit Augé, commençons par le commencement, c'est toujours plus facile de se comprendre avec toi quand on te donne tous les détails. Tu sais que je suis reporter au Midi ?

– Oui.

– Tu ne commences pas à comprendre ?

– Non.

– Belœil, tu me... tu me... décomposes voilà le mot ! Tu as téléphoné aux quartiers-généraux ?

Tu leur as dit qu'un meurtre venait d'être commis, d'envoyer l'escouade des homicides, etc., etc. ? Et moi, j'ai cueilli la nouvelle sur le rôle de la soirée, et je viens en double qualité de reporter pour le Midi, et d'assistant du Domino noir. Commences-tu à comprendre, mon épais confrère ?

Belœil rageait.

– Toi, Augé, tu vas dépasser les bornes un jour...

– Mais je les ai dépassées les bornes, et tu ne m'en vois pas plus mal. Allons, dis-moi ce qui arrive, et je commence mon enquête.

– Tu commences, ton enquête ? se moqua Belœil. Vous entendez ça. Monsieur arrive comme un César en vacance... et...

Mas Augé l'avait coupé.

– Ça, mon gros Belœil, tu ne l'as pas sorti de ta grosse tête vide, « César en vacance » ! Monsieur a des lettres. De toute façon, si ma présence te déplaît, téléphone à tes chefs et demande-leur si je dois oui ou non faire enquête.

Mais Belœil se garda bien de faire ce que lui disait Augé. Il savait que le Domino noir était respecté par les directeurs policiers, et que sa présence dans une cause était toujours un signe de succès éventuel. Il ne téléphona donc pas à ses chefs, et dût céder la place à Augé, reconnu comme étant le point de contact entre le Domino noir et une cause...

Augé commença donc son travail sans tarder.

Il regarda longuement l'endroit du crime. Il regarda le cadavre de Richard Biencourt, la position dans laquelle il avait tombé, la position du couteau. Il se retourna, et examina la chambre, les murs, il mesura à grands pas de trois pieds la distance entre la porte et le bureau derrière lequel gisait Biencourt. Il examina le bureau lui-même, et poussa une exclamation de surprise en lisant la lettre encore sur le buvard.

Puis il se retourna de nouveau et regarda longuement les gens alignés contre le mur. Gisèle Biencourt, Roland Biencourt Hervé Biencourt, le frère de la victime, son fils Emmanuel Biencourt, et le jeune secrétaire, Roger Lafond. Il les

envisagea de longues minutes, l'un après l'autre, puis sans se retourner, sans les quitter des yeux, il demanda à Belœil.

– Ils y sont tous ?

– Non, dit Belœil, les serviteurs n'y sont pas. Ils couchent dans une aile séparée de la maison. Je les ferai venir tantôt, si vous le désirez. Il manque aussi madame Biencourt. Elle était sous le coup d'une grande tension nerveuse, je l'ai envoyé se coucher. Il sera toujours temps...

– Il sera, en effet, toujours temps, songea Augé tout haut.

Il avait perdu intérêt à ce que lui disait Belœil. Il avait perdu intérêt à l'alignement de suspects. Il avait perdu intérêt à tout excepté à une mouche qui volait autour du bureau, et se posait de longs instants sur le manche du poignard.

– Dis-moi, demanda Augé à Belœil, pourquoi une mouche se pose sur une surface lisse et unie, en matière aussi peu intéressante que du caoutchouc durci, quand elle pourrait se poser, tout naturellement, et selon son goût reconnu, sur

la blessure pleine de sang de Richard Biencourt.

Augé marcha rapidement vers le bureau, se pencha, regarda le poignard.

Le manche ne portait aucune trace visible de quoi que ce soit.

Augé se frotta la joue.

Il marcha au hasard dans la pièce, regardant attentivement les murs, le plafond...

Rien.

Près de la porte, il s'arrêta, une expression joyeuse sur le visage.

Sur la chambranle de la porte, une mouche était posée.

D'un revers de main, il la chassa.

Elle voleta un instant et revint se poser au même endroit.

Il la chassa de nouveau.

Elle revint de nouveau.

Il la chassa, elle revint, il la chassa, elle revint. Et toujours au même endroit.

Augé ricana.

– Voilà, dit-il à Belœil, voilà la solution...

IV

Histoire de mouches

Belœil ne comprenait pas.

– Trouve, mon cher Belœil, pourquoi les mouches préfèrent ces deux endroits, et tu auras ta solution.

Belœil fit semblant de comprendre.

– Je m’excuse, dit-il à Augé, mais il me faut continuer mon enquête. Je vais en haut, examiner les lieux.

– Va, homme corpulent, ricana Augé. Je vais questionner quelque peu ces bonnes gens.

Augé s’approcha des cinq personnes encore debout près du mur.

Lafond leva la tête.

– Je ne vois pas, dit-il de quel droit vous nous

questionnez ? Vous n'êtes pas de la police, nous pouvons refuser de vous répondre. Nous pouvons même vous faire expulser de la maison.

Il était vindicatif.

– Je vais, de ce pas, continua-t-il, me plaindre au chef de police.

– Mais vas-y, dit Augé, va te plaindre. Tu verras ce qu'il va te répondre. Moi je ne suis que l'assistant du Domino noir, mais le Domino noir, lui, a des amis parmi la police. Et, affirma-t-il en souriant de façon indulgente, je doute fort que le chef de police admette mon expulsion. Alors, si vous voulez bien, trêve de petits marchandages. Permettez que je vous interroge.

– Vous, dit-il à Gisèle Biencourt d'une voix éclatante, venez ici !

La jeune fille approcha.

– Où étiez-vous, ce soir, un peu avant, pendant et après que le crime fut commis ?

– Dans ma chambre.

– Seule ?

- Non.
- Avec qui étiez-vous ?
- Avec une de nos chambrières. Elle est couturière en même temps. Nous discussions d’une robe de bal que je suis à me faire faire.
- Le nom de cette fille ?
- Lucie Doiron.
- Française ?
- Oui..
- Où est-elle dans le moment ?
- À ses quartiers, je suppose, dans l’aile des serviteurs.
- Je lui parlerai. À quelle heure est-elle partie ?
- Elle est arrivée à ma chambre vers huit heures. Papa nous avait demandé de rester chacun dans notre chambre ce soir. Il ne voulait personne en bas. Et elle est repartie quand ce gros policier est venu me dire que Papa avait eu... un... accident...
- La maîtrise qu’avait la jeune fille sur elle-

même flancha soudain, et elle se mit à sangloter désespérément. Augé craignit l’hystérie, et il fit signe à un policier...

– Emmenez-la, dit-il, conduisez-la à sa chambre.

Un suspect apparemment éliminé. Il restait à vérifier, le témoignage de Lucie Doiron. Augé était sûr qu’il perdait son temps dans cette direction.

Dès que la jeune fille fut sortie, il s’adressa au fils Biencourt.

– Où étiez-vous, lui demanda-t-il après lui avoir fait décliner son nom et son lien de parenté avec la victime.

– Dans ma chambre aussi, je lisais.

– Seul ?

– Seul.

– Vous n’avez rien vu, rien entendu ?

– Non.

– Et vous ne pouvez prouver que vous étiez à lire dans votre chambre ?

– Non. Mon oncle est venu vers sept heures, après le souper. Papa est venu vers sept heures et demie.

– Et vous vous êtes querellés !

Augé se retourna d'un coup, et vit en même temps que Roland Biencourt avait pâli affreusement.

Le cousin de Roland, Emmanuel Biencourt avait proféré les paroles.

– Ils se sont querellés ? demanda Augé. Mais Emmanuel Biencourt ne répondit pas, comme s'il regrettait déjà ses paroles.

Augé se tourna vers Roland.

– C'est vrai, ce qu'il dit ?

Roland Biencourt hésita un instant, se mordit la lèvre, puis admit d'une voix basse :

– C'est vrai.

– Pourquoi ?

– À cause de certaines dettes de jeu. Papa refusait de payer. J'étais acculé, c'était le paiement ou... le déshonneur pour ma famille..

– Alors, dit Augé d’une voix qui pénétrait jusqu’aux os, tu as attendu que ton père soit rendu en bas, tu es descendu sans bruit, tu es venu dans la porte et tu as lancé un couteau qui a tué ton père...

Roland Biencourt cria :

– Non, ce n’est pas vrai, je n’ai pas tué mon père. Emmanuel Biencourt ricana. Augé cria à son tour.

– Silence !...

Puis il se tourna de nouveau vers Roland.

– Montre-moi tes mains...

Roland lui montra ses mains.

Elles étaient blanches et lisses.

– Des mains de fainéant, dit Emmanuel.

Augé se retourna et le regarda. Emmanuel Biencourt baissa les yeux.

– Ça va, dit Augé... tu peux monter à ta chambre.

Roland Biencourt sortit d’un pas incertain.

Augé se murmura.

– Il a pu se laver les mains.

Il se tourna vers Emmanuel Biencourt.

– Toi, mon jeune homme, tu vas maintenant parler. Voilà dix minutes que tu fais des remarques saugrenues, tu vas t’expliquer.

Emmanuel Biencourt regarda Augé avec des yeux sombres.

– Je n’ai rien à dire.

– Il me semble que tu en as beaucoup à dire, au contraire. Tu ne te consumes pas d’amour tendre pour le dénommé Roland, ton cousin. Est-ce que je puis savoir pourquoi ?

Emmanuel Biencourt ne répondit rien.

– Je n’ai rien à dire.

– Oh, tu sais, même si tu refuses de me répondre, mon jeune, le Domino noir saura bien découvrir la vérité. Moi, je ne le pourrais peut-être pas. Mais lui... c’est une autre affaire. Si tu ne parles pas ce soir, tu parleras un autre tantôt... À bon entendeur salut ! Monte à ta chambre. Oh,

avant de partir. Où étais-tu ce soir ?

– À ma chambre.

– Seul ?

– Oui.

– Tu ne peux pas le prouver ?

– Pas plus que vous pouvez prouver que je n’y étais pas.

– Montre tes mains.

Les mains étaient un peu plus rugueuses que celles de Roland, mais elles étaient très propres. Augé les retourna en tous sens, les examina, rien.

Roger Lafond demanda.

– Que cherchez-vous à savoir, à examiner les mains ainsi ?

Augé sourit.

– Chi lo sa ! Chi lo sa !

L’oncle de Gisèle et de Roland, le frère de Richard Biencourt, n’apporta pas plus de lumière à l’enquête. Il avait été à sa chambre toute la soirée. Seul, comme les autres. Augé lui examina

les mains, sans succès...

Roger Lafond, lui, se troubla visiblement quand Augé lui demanda s'il avait passé la soirée à sa chambre. Il bredouilla un instant, et arriva à répondre que oui. Et seul, sans alibi, comme les autres.

« Voilà, se dit Augé, que la situation se complique ! Tous ont un mobile, puisque tous héritent plus ou moins, mais plutôt plus que moins... Tous, ou presque tous n'ont aucun alibi valable. Tous deviennent donc, par la force des choses, des suspects...

Augé, demeuré seul avec les policiers de garde, décida d'appeler le Domino noir avant de questionner les domestiques.

Il partit pour signaler le téléphone, mais il se reprit aussitôt. Un policier plus zélé que les autres pourrait compter les déclics du cadran, et ainsi deviner le numéro de téléphone du Domino. Et de ce numéro à l'identité du Domino il n'y avait qu'un pas.

Augé songea un instant, puis signala un autre

numéro.

– Allô ? Charles ? Téléphone au numéro qui est marqué en rouge sur la tablette devant toi. Un homme répondra, dis-lui de signaler le numéro que voici.

Il dicta le numéro de l'appareil dans sa main.

Puis il raccrocha et attendit.

Ce Charles ne se doutait pas qu'il parlerait ainsi au Domino noir.

Il ne connaissait pas l'association de Augé avec le fameux Domino, et ces téléphones souvent accomplis ne lui disaient rien.

Augé attendit un instant, puis l'appareil sonna, et il répondit immédiatement.

C'était le Domino noir.

En quelques mots, il lui fit part de la cause. Il lui expliqua la multiplicité de suspects, le manque d'alibis de presque tous. Il lui décrivit la pièce et la position du cadavre.

Puis, ayant terminé ces détails, il s'assit sur une chaise proche, et dit d'une voix enjouée :

– Voilà mon cher ! Et maintenant, si vous voulez, laissez-moi vous raconter une histoire de mouches qui me semble être la solution du crime.

V

Capsules généalogiques

Belœil, on s'en doute, était revenu bredouille de son exploration à l'étage supérieur.

Il trouva Augé seul avec deux policiers, dans le bureau de Richard Biencourt.

– Tu n'as rien, Belœil, mon ami ? demanda Augé.

Belœil avoua son insuccès.

– Triste, bien triste, affirma Augé. Moi, je crois avoir quelque chose, mais c'est du vague, de l'irréel. Ce serait vrai que je ne pourrais le croire. Dis-moi, Belœil, tu n'as rien remarqué du tout, dans ton excursion ?

– Rien, dit Belœil. Tout ce que j'en rapporte, c'est un peu de linge sale.

– Du linge sale ?

– Oui, l’histoire familiale de Richard Biencourt et de ses enfants. Plus des détails sans importance sur le frère et le neveu.

– Obtenus de qui ?

– Du secrétaire.

– Ah !

– Il est revenu à sa chambre, après ton interrogatoire, et il était nerveux. Je l’ai fait parler. Il m’a raconté des petites choses.

– Quoi, entre autre.

– Madame Biencourt a de grands airs, et un port de reine. Elle tient ses grands airs du fait que sa mère était, on le répète, de sang noble, et elle a son port de reine parce qu’elle n’est rien autre qu’une ancienne écuyère de cirque. Roland s’est sauvé de la maison paternelle il y a six ans, et il a passé deux ans dans un cirque. Il était un lanceur de couteau.

– Non ? dit Augé.

– Fais-t-en pas, mon petit, ricana Belœil.

Autant Roland lance bien le couteau, autant sa mère le lance bien aussi. Et, dans ses loisirs, il a montré à son oncle cet art difficile, ainsi qu'au cousin Emmanuel. Même le secrétaire, Roger Lafond se dit assez habile avec un couteau.

– Moi, ce que j'aime, dit Augé, c'est avec quelle facilité nos suspects se multiplient. On se croirait dans une lapinière. Tous ont un mobile, la plupart n'ont pas d'alibis, et les voilà qui auraient tous pu perpétrer le crime.

– Excepté Gisèle.

– Excepté Gisèle dont l'alibi me semble assez légitime

Augé avait une immense perplexité sur le visage.

– Il va me falloir, dit-il, revenir aux mouches.

– Aux quoi ? dit Belœil.

– Aux mouches, petits insectes domestiques assez malfaisants, porteurs de microbes, et aimant le sucre par-dessus toute chose.

Belœil comprit enfin...

– Ah, je vois. Les mouches... Elles ne se posaient pas sur le sang de Biencourt, comme ç’aurait été normal, mais sur le manche du poignard et sur la chambranle de porte. C’était donc parce qu’il y avait du sucre sur les deux endroits...

– Tout juste.

– Il ne reste donc qu’à trouver qui avait du sucre sur les mains au moment du crime... et voilà ! nous tenons l’assassin...

– Quelque chose comme ça, dit Augé.

À ce moment, la porte s’ouvrit, et un homme trapu, portant barbe et lunettes, entra. Devant le geste de protestation de Belœil, il leva la main.

– Je vous en prie, capitaine, un instant.

Belœil se gourma. Capitaine ! Lui qui n’était que sergent, voilà qui dénotait un homme intelligent. Il avait pu voir que Belœil avait une gueule de capitaine, pour le moins... et annonçait ce grade dans sa mine.

Il fut donc moins sec que ne l’auraient voulu les circonstances.

– Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

– Je suis le docteur Mayrand. Monsieur Augé m’a fait demander.

– Ah ? dit Belœil, un docteur ? Et pourquoi, Augé ? Y a-t-il quelqu’un de malade ?

– Mais non, dit Augé en riant, personne de malade, d’ailleurs ce docteur ne pourrait les soigner. C’est un docteur en chimie. Il vient pour le sucre... le sucre et les mouches.

Belœil ne semblait pas trop comprendre pourquoi un docteur en chimie était requis pour une chose aussi simple, mais il connaissait ses ordres, et ne dit plus rien.

Augé attira le docteur Mayrand vers le bureau, et lui montra le cadavre.

Près du meuble, le docteur Mayrand regarda longuement le poignard, puis la position du cadavre. Il observa aussi un bon moment la mouche voletant au-dessus du couteau.

Puis il se tourna un instant vers Augé, et lui fit un incroyable clin d’œil derrière ses lunettes sombres.

Augé répondit.

Et de ce fait acquiesça à l'identification qui venait de se produire.

Le Domino noir, pour les besoins de cette cause, avait assumé la personnalité du docteur Mayrand, et s'était maquillé d'une façon parfaite.

Le Domino était sur les lieux.

Les criminels n'avaient qu'à se bien tenir.

VI

Encore du linge sale

D'un pas sec, Augé montait l'escalier menant aux chambres.

Durant une heure, il avait discuté à voix basse avec le docteur Mayrand.

Belœil, insulté de se voir délaissé, avait pris le parti de dormir un somme sur le coin d'un fauteuil.

Puis Augé était sorti, et montait de ce pas décidé.

Rendu en haut, il se trouva dans un grand hall, haut comme les appartements du premier, où s'alignait une suite de portes closes. Une veilleuse brillait, solitaire, éclairant mal le hall, et en laissant les coins dans la pénombre.

À tout hasard, Augé frappa à une porte.

C'était la chambre de Gisèle.

Elle vint lui ouvrir dans un négligé très transparent qu'elle s'empressa de refermer quand elle vit la carrure athlétique de Benoit Augé dans sa porte.

– Je cherche la chambre de votre oncle, dit-il, j'ai frappé ici par erreur. Voudriez-vous me l'indiquer.

Gisèle avait les yeux rouges. Le visage défait.

– Certainement, c'est la troisième porte d'ici, à gauche.

Augé y frappa.

– Je voudrais vous voir un instant, dit-il au frère de Richard Biencourt. Un seul instant.

– Entrez dit celui-ci, entrez, je vous en prie.

Augé débuta sans préambule.

– Je voudrais savoir, dit-il, un peu de l'organisation interne de la famille Biencourt. Quelles étaient les relations entre les divers membres de la famille, etc.

– Si vous croyez que vous êtes devant un

crime de haine, vous vous trompez. Les Biencourt ne sont pas ça. Nous avons nos différences d'opinion, c'est sûr, mais de là au meurtre...

L'oncle s'était assis dans un fauteuil bas, très confortable. D'une main paresseuse, il tendit la main vers une boîte sur la table, y prit quelque chose.

Augé sursauta, mais ne laissa rien voir de plus.

– Votre fils est-il en amour avec Gisèle ? demanda-t-il.

Hervé Biencourt pâlit un peu.

– Non, répondit-il lentement, non... pas que je sache.

– Alors pourquoi cette haine pour Roland ?

– Je vous avouerai qu'en vous disant non, ce n'est pas tout à fait vrai. Il y a trois ans, Emmanuel avait beaucoup d'attachement pour Gisèle. Mais Roland a longuement parlé à son père, et il l'a convaincu qu'un mariage entre cousins était impossible. Aussi, quand Emmanuel a demandé la main de Gisèle, Richard a refusé, et

de plus, il lui a défendu de continuer ses attentions auprès de Gisèle...

– Mais vous êtes restés ici ?

– Nous... nous vivons au dépend de Richard... nous ne pouvons aller ailleurs...

– Ah, je vois, dit Augé... je vois... Est-ce que Gisèle a porté ses affections ailleurs ?

– Si j'en crois les ragots de cuisine, il y aurait une liaison assez étroite entre Gisèle et Roger Lafond.

– Le secrétaire ?

– Oui.

– C'est tout ce que vous savez ?

– C'est tout.

– Et madame Biencourt ?

– Rien de ce côté, je vous assure. Elle était profondément en amour avec Richard et le respectait beaucoup. Les petites dissensions entre Roland et son père lui faisaient beaucoup de peine.

– Elles étaient fréquentes ?

– Oui. Roland est une tête brûlée. Il avait quitté la maison il y a quelques années, pour s’engager dans un cirque.

– Oui, je sais.

– Malgré que madame Biencourt ait été autrefois une employée de cirque, cette escapade avait profondément chagriné monsieur Biencourt. Et depuis ce temps, Roland et son père ont eu de fréquentes querelles.

– Comme celle de ce soir.

Augé resta un instant songeur.

– Oui. Des querelles très courtes, mais aussi très dures.

– Dites-moi, monsieur Augé, puis-je vous offrir quelque chose ? Vous devez être exténué. Un scotch, peut-être ?

– Non, je vous remercie, dit Augé.

– Un chocolat ? Je suis un amateur de bonbons.

– Non plus.

Augé quitta la chambre. Il tenait dans sa main

refermée un petit presse-papier de verre. Il espérait sincèrement que les empreintes qui devaient se trouver sur le verre ne seraient pas oblitérées par la chaleur de la main.

Il redescendit, le visage soucieux.

Le docteur Mayrand – pardon ! le Domino noir ! – l’attendait dans le bureau du crime. On avait enlevé le cadavre, et rien, sinon la chaise dérangée n’annonçait le meurtre récent. L’appartement avait comme repris sa sérénité.

– Eh bien, dit le Domino, quoi de neuf ?

– Beaucoup, dit Augé. Je crois avoir mon homme.

– Ah ? fit le Domino.

– Oui. Il ne reste plus qu’à tenter de trouver des empreintes digitales ressemblant à celles-ci dans le lieu du crime, et à un endroit accusateur. Il a un mobile impérieux. Il vivait aux crochets de son frère, il mange du chocolat constamment... Et il n’a pas d’alibi.

Le Domino noir songea longuement.

– Alors, dit-il, tous les faits se tournent vers

lui ?

– Oui, dit Augé. Tous les faits.

Le Domino noir regarda son assistant.

– Tu es fatigué, dit-il. Allons dormir, il est près de deux heures du matin. Le sommeil va te porter conseil...

– Mais, Hervé Biencourt ?

– Il dort peut-être déjà. Il ne se doute de rien. Allons dormir...

– Vous avez-vous fait des recherches ? demanda Augé en sortant du bureau de Biencourt.

– Oui.

– Et vous avez des résultats ?

– Passablement.

– Vous connaissez le coupable ?

– Pas précisément, mais je crois comprendre...

– C'est Hervé Biencourt, n'est-ce pas ?

Mais le Domino noir sourit énigmatiquement, et ne répondit pas.

VII

Ce à quoi on ne pense pas toujours

Au cours de la nuit, Augé fut réveillé par la sonnerie du téléphone.

Il était retourné à son appartement. Le Domino l'avait reconduit jusqu'à la porte, toujours sous son déguisement du docteur Mayrand, puis il s'en était allé chez lui.

La sonnerie vint comme un mauvais rêve, et mit bien six à huit coups avant de réveiller Augé.

Finalement il ouvrit les yeux à moitié et tendit le bras pour cueillir l'appareil.

– Allô ?

– Augé ? C'est vous ?

– Oui, dit Augé d'une voix pâteuse ? Qui parle ?

– Hervé Biencourt. J’ai rejoint un ami qui travaille au Midi, c’est lui qui m’a donné votre numéro. Je ne dormais pas, je songeais. Je me souvenais de votre insistance au sujet des mouches, et puis du sursaut que vous avez eu en me voyant manger du chocolat. J’ai conclu que le sucre vous intéressait beaucoup. Le sucre sur un manche de poignard, par exemple... ou sur un chambranle de porte... Écoutez, vous semblez oublier que si c’est une question de sucre, il ne s’agit pas de chercher seulement du sucre, du sucre au sens que vous l’entendez.. Ce n’est pas nécessairement du sucre... ça peut être... Ah !... Au secours, ah !...

La phrase se termina en un glouglou indescriptible, et Augé entendit le téléphone qui tombait sur une surface dure, une table ou le parquet.

D’un bond il fut hors du lit.

D’un bond il fut dans ses vêtements.

En enfilant sa chemise, il signala en même temps le numéro du Domino noir.

– Venez, dit-il, à la maison des Biencourt. Un autre meurtre, je crois !

En quelques instants, la porte d’Augé sonnait, car le Domino demeurait à deux pas.

Et trois minutes plus tard, ils filaient dans la voiture d’Augé, en direction d’Outremont, vers la princière demeure des Biencourt.

Ils trouvèrent la maison en effervescence.

Le cri d’Hervé avait été entendu.

On avait trouvé son cadavre gisant par terre, un couteau, en tous les détails semblable à celui qui avait tué Richard, planté dans la gorge.

– Qui l’a trouvé ? demanda Augé.

– Tous, je crois bien, dit Roger Lafond. Je suis sorti le premier de ma chambre, mais je crois bien que nous l’avons aperçu tous à la fois.

– En effet, dit Roland Biencourt, Roger Lafond était dans le corridor quand je suis sorti, et les autres ne sont sortis qu’après moi.

Et il jeta un regard significatif à Augé.

Augé se tordait les mains.

À voix basse il dit au docteur Mayrand.

– C’est ma faute. Mon enquête fut mal faite. J’aurais dû questionner les domestiques. J’aurais dû...

Le docteur Mayrand ne dit qu’un mot.

– Le couteau !

Augé regarda.

En effet, une autre mouche voletait autour de la poignée, vint s’y poser, se logea là comme si elle était enfin au paradis.

– Le couteau, murmura Augé, rêveur. Encore la mouche, encore le sucre...

Le docteur Mayrand sourit doucement.

Puis Augé se frappa le front, comprenant son erreur.

– Le couteau, dit-il à tous ceux qui l’entouraient, connaissez-vous cette arme ?

Tous connaissaient l’arme en effet. Elle faisait partie, comme l’autre, d’une panoplie pendu au mur du grand hall. Augé regarda, il manquait deux couteaux.

Rien de ce côté.

N'importe qui aurait pu dégager ce couteau de l'exhibit et l'enfoncer dans la gorge de Richard Biencourt, ou dans celle de Hervé Biencourt.

Non, le crime avait été bien commis, sans espoir de solution facile.

À part le sucre.

Le satané sucre.

Ce sucre qui représentait, dans l'opinion d'Augé, la solution de tout le crime.

Belœil, demandé au téléphone, arriva.

– C'est pour la légalité de la chose, dit Augé, autrement, nous pouvions nous passer de toi.

– Oui ? dit Belœil. Je suppose que vous tenez le meurtrier ?

Augé ne répondit pas.

Il n'était pas en air d'échanger des réparties avec le gros policier.

Le docteur Mayrand s'approcha.

– Dites-moi, monsieur Augé, cette question du

sucré...

– La voilà, dit Augé, la voilà la grande question. Sucre et mouche, mouche et sucre, les deux inséparables, et le crime qui les accompagne.

D'une voix brève, il commanda à tous de rentrer dans leur chambre, et de se tenir disposé à le recevoir.

– J'ai à vous questionner longuement.

Mais comme on allait rentrer chacun chez soi, Gisèle s'affala par terre.

Augé se précipita, mais Roland arriva le premier.

– Laissez, dit-il, je sais ce qu'il y a à faire. Ma sœur souffre de diabète, et il lui faut une injection d'insuline. Je vais m'en occuper.

Il prit la jeune fille, la porta doucement sur son lit, et à travers la porte béante, Augé put voir le jeune préparer une aiguille, une seringue, et tirer d'un tiroir la capsule d'insuline, si facilement identifiable.

Il haussa les épaules, et descendit l'escalier.

Il trouva, le docteur Mayrand à la tête du majestueux escalier, l'attendant.

– Mademoiselle Gisèle a des crises de diabète ? Dommage, c'est une maladie bien incommode.

Mais Augé ne répondit que par un grognement. Rendu en bas, il demanda au Domino noir.

– Allons causer un peu, voulez-vous ? Tiens, dans le bureau, j'ai besoin de voir clair dans cette histoire. Pour la première fois que vous me laissez autant d'initiative, je suis acculé à un mur.

Ils entrèrent.

– Résumons, dit le Domino noir, une fois qu'ils furent confortablement installés. Nous avons devant nous un double crime. Le mobile est facile à percevoir. Je suis moralement certain que lorsque le testament de Richard Biencourt sera ouvert, nous saurons que Hervé Biencourt recevait une part considérable. Voilà un des mobiles. L'autre mobile, c'est le fait que Hervé Biencourt, par le plus grand des hasards, avait

découvert le vrai coupable. Faisant d'une pierre deux coups, le meurtrier s'est assuré et le silence d'Hervé, et la jouissance de sa part d'héritage. Ceci, dès les prémisses, élimine ou presque Roger Lafond. Il n'aurait pas plus d'argent, même si tous mouraient, puisque sa part est fixée à cent mille dollars, et n'étant pas parent, il ne saurait partager dans le résidu.

– Mais si Roger Lafond était coupable, il se peut qu'il ait simplement voulu obtenir le silence de Hervé Biencourt.

– Voici mon raisonnement, Benoît. Je suis persuadé que Hervé Biencourt aurait été assassiné même s'il ne vous avait pas téléphoné. Il l'a fait, et c'est un beau geste, car cela a provoqué ce que je crois savoir maintenant, hors de tout doute, qui a tué les deux hommes.

– Qui ?

– Tu le sauras en temps et lieu. Non, le meurtrier est venu à la chambre de Hervé Biencourt. Il a entendu des bribes de conversation, a jugé qu'il était temps de frapper avant une déclaration dangereuse... et, crac !...

Hervé a eu son tour... Car, comment pouvez-vous concevoir que le meurtrier entende la conversation d'Hervé, à moins d'être derrière la porte ? Hervé avait le téléphone à sa chambre. Il a placé son appel sans bruit. Nul n'aurait pu savoir qu'il téléphonait. Non, il a fallu que le meurtrier soit prêt à perpétrer son forfait de toutes façons.

– Cela élimine donc Roger Lafond.

– Je le crois.

– Il reste Emmanuel Biencourt, Roland Biencourt, Gisèle Biencourt, et madame Biencourt.

– Oui.

– Nous voilà bien ! Encore quatre suspects, avec tous un excellent mobile, et l'opportunité de commettre le crime.

– Mais il y a deux heures, nous avons six suspects. Nous n'en avons plus que quatre. Et s'il faut une victime à chaque élimination...

Le Domino rit doucement.

– Non, je suis convaincu que cette... vague...

de crime a cessé. Il s'agissait, pour le criminel, d'enlever trois obstacles, tout en bénéficiant d'un héritage.

– Roland Biencourt, alors !

Le Domino regarda Augé d'un air indulgent.

– Je ne t'en dis pas plus long. Tu fais ce qui équivaut à tes premières armes comme détective. J'aime te voir combattre un problème difficile.

– Vous admettez qu'il est compliqué.

– Je l'admets.

– Il ne me reste, en somme, que la question du sucre.

– Oui, dit le Domino noir. Il reste ça... et il reste autre chose.

– Quoi donc ?

– Les domestiques. Je crois qu'il serait intéressant de connaître un certain aspect de leur vie.

– De leur vie ?

– De celle surtout de Lucie Doiron.

– Vous savez quelque chose ?

– Ce soir, quand je suis venu la première fois, et durant ta conversation en tête à tête avec Hervé Biencourt, j’ai fait des petites recherches. Bien anodines... mais des recherches tout de même. Voici ce que j’ai trouvé dans la chambre de Lucie Doiron.

– Dans la chambre de Lucie Doiron ? Mais où était-elle durant votre perquisition ?

– Dans la cuisine, avec les autres domestiques. Ils discutaient du crime. Ils avaient été mis au courant par un policier, et ils discutaient de cet événement. C’était bien normal. J’en ai profité pour faire le tour des chambres. Et c’est ce que j’ai trouvé.

– Deux lettres ?

– Oui. Lis-les.

Augé regarda les lettres, ouvrit les enveloppes non encore cachetées, puis il lut le contenu.

Les deux lettres étaient adressées à des postes de radio.

Benoit Augé lut attentivement l’écriture

serrée.

Il réfléchit un instant.

Puis d'un geste brusque, il mit les lettres dans sa poche.

– Merci, dit-il au Domino, merci infiniment. Je crois que nous tenons un fil important. Ces lettres parlent de programmes entendus entre huit et neuf heures, et entre neuf et dix heures.

VIII

La belle chambrière

Belle en effet.

Vraiment et véritablement belle.

Une grande brune, extrêmement bien faite, de grande élégance. Peu faite pour son rôle de simple domestique.

Augé, qui s'attendait à trouver quelqu'accorte soubrette, fut surpris et intimidé de se voir devant une aussi belle femme.

Le Domino noir, qui l'avait vue auparavant, profitait du moment de timidité d'Augé pour examiner la pièce.

Un lit, un tapis moelleux, des rideaux charmants, une porte qui devait donner sur une garde-robe.

Un bureau.

Et un radio.

Un gros appareil.

– Il est à vous ? dit Augé en le montrant.

– Oui, dit la chambrière. Je l’ai apporté avec moi ici.

– Vous êtes française ?

– Oui.

– Depuis longtemps au pays ?

– Depuis quinze ans. J’y vins très jeune.

– Où avez-vous passé la soirée ?

La jeune fille pâlit un peu.

– Avec mademoiselle Gisèle. Nous avions de la couture à discuter.

Augé tira les lettres de sa poche.

Elle les reconnut.

– De quel droit, commença-t-elle, avez-vous...

Mais Augé la coupa.

– Du droit de la justice contre le crime. Nous

faisons une investigation, mademoiselle, nous n'avons que faire des règles d'éthique sociale.

– Et quel rapport ? demanda la jeune fille.

– Quand les avez-vous écrites ?

– Ce soir, avant de m'endormir.

Le docteur Mayrand poussa Augé du coude, et lui fit signe de terminer là l'entretien.

Ils sortirent.

La jeune fille leur dit bonsoir, avec un sourire engageant. Mais elle avait une lueur inquiète dans les yeux.

– Je commence à comprendre, dit le docteur Mayrand. Je crois que nous faisons du beau travail. Mais il nous reste encore beaucoup à faire.

– Mais je ne faisais que commencer...

– Inutile d'aller plus loin, la belle fille était sur la défensive. Nous n'aurions rien tiré d'elle.

Augé était perplexe.

– Mais qu'y a-t-il à tirer ?

– Tu verras. Tu as compris l’importance des lettres... le reste suit logiquement.

Augé se mit les mains aux poches.

– Venez, dit-il au Domino noir. Nous allons retourner dans l’aile des maîtres. Je crois que je suis plus embrouillé que jamais.

– Mais non, dit le Domino, c’est simple. Il ne s’agit plus que d’établir certains petits faits. Tiens, je crois que je vais prendre l’investigation en main. Nous ne faisons que marquer le pas, avec ce système.

Augé se fit humble.

– J’aimerais autant, Domino. J’aimerais autant, car je sens que je ne pourrais démêler l’écheveau. Si vous pouviez, seulement me dire quelle est votre théorie du crime.

– C’est justement ce que je ne peux te dire. Ce ne serait pas une bonne école pour toi. Non, ressasse seulement les faits, que tu connais. Je te certifie qu’à part UN petit fait, une petite question à poser à une personne, tu as TOUS les indices qu’il te faut. Si je te donnais ce petit fait, tu

pourrais, avec ce que tu sais, reconstituer tout le crime, démasquer le meurtrier, et provoquer son arrestation...

– Alors...

– Mais encore une fois, je te dis que ce ne serait pas une bonne école pour toi.

– Il y a un instant, quand j’ai vu les deux longues lettres, j’ai cru que l’alibi de Gisèle était détruit. Mais quand Lucie Doiron a tout bonnement admis que les lettres avaient été écrites à la fin de la soirée, avant de s’endormir, alors...

– Benoit Augé, dit le Domino noir, tu me dépasses !...

Mais il n’en dit pas plus long, et ils retournèrent silencieusement à l’aile des maîtres.

Ils y trouvèrent Belœil, en ébullition, assommant tous et toutes de questions, de questions sans but, qui ne lui apprenaient rien, et qui ne servaient qu’à l’embrouiller davantage.

Augé examina longuement le travail sans suite de Belœil, puis il se mit à songer.

La note ! La note de menace !

La note laissée sur le bureau de Richard Biencourt !

La note que tous avaient mise de côté, oubliée, négligée !

Benoît Augé prit une course en bas de l'escalier, courut au bureau, marcha fébrilement jusqu'au meuble, trouva la note.

Le papier ?

Du papier à lettre blanc, ordinaire, comme il s'en trouve dans toute les pharmacies. Impossible de retracer ça.

L'encre ?

Ordinaire, de couleur standard.

La plume ?

Ordinaire aussi. Augé haussa les épaules d'un geste découragé.

Mais comme il remettait le papier sur le buvard, une mouche vint s'y poser.

Il l'envoya, elle revint. Il l'envoya encore. Elle revint encore.

ENCORE LE SATANE SUCRE !

Encore ce sucre qui attirait les mouches.

Une grande rage s'empare de Benoit Augé.

Il frappa du poing à toute sa force sur la table.

À ce moment, le Domino noir – pardon ! le docteur Mayrand ! – entra.

– Tu veux briser les meubles, maintenant, Benoit ?

– C'est le sucre, dit Benoit Augé, c'est le damné sucre ! C'est la solution du problème, je le sais, je le sens. Mais comment retracer ce sucre à moins de faire examiner chimiquement les mains de chacun ici...

Mayrand se mit à rire.

– Pas besoin de ça !... D'ailleurs, comme disait Hervé Biencourt... ce n'est pas nécessairement du sucre !

Cette fois, Benoit Augé se fâcha pour de bon.

– Écoutez, docteur Mayrand, ou plutôt le Domino noir, si vous en savez si long, pourquoi ne démasquez-vous pas le criminel vous-même ?

Mayrand ne répondit pas sur-le-champ.

Puis il parla d'une voix calme.

– Augé, un bon détective, s'il veut réussir doit être surtout patient. Si tu voulais seulement appliquer ton raisonnement, tu aurais, à ce point-ci, trouvé la solution du crime. Plusieurs indices sont tellement évidents que je ne comprends pas que tu aies pu les mettre de côté sans les interpréter à leur juste valeur. Tu as, d'abord, le sucre, comme tu dis. Puis le téléphone de Hervé Biencourt, puis les déclarations du secrétaire Roger Lafond, puis les lettres de Lucie Doiron, et finalement, le grand indice, l'indice-clé, celui qui assemble tous les autres, qui les réunit, et pointe un doigt accusateur à une personne.

– Lequel ?

– L'expression de visage de Richard lorsqu'il est mort.

– Je ne vois pas...

– Fais descendre Roger Lafond.

Augé appela un policier, et bientôt, Roger Lafond entra dans le bureau.

IX

La boîte de Pandore

– Si vous me le permettez, monsieur Augé, dit le docteur Mayrand, je vais poser quelques questions à ce monsieur, que vous m’avez dit se nommer Roger Lafond.

– Tout juste, dit Roger Lafond avec une grande assurance.

– Vous n’avez pas dormi beaucoup cette nuit, avec tout ce qui se passe, dit le docteur Mayrand, mais je vous assure que nous touchons à la solution de ces crimes affreux, il ne nous reste que quelques étapes à franchir. De très simples étapes.

– Tant mieux, dit Roger, j’ai hâte de voir le meurtrier puni.

– Nous aussi, dit Augé.

À ce moment, Belœil fit intrusion.

– J’ai du nouveau, dit-il à Benoit Augé. Ne cherchez pas la solution du crime grâce à des empreintes. Nous n’avons rien relevé qui soit identifiable. Il y aurait eu des empreintes sur le manche des deux couteaux, mais ils ont été lancés, apparemment, car les empreintes sont en grande partie effacées, comme si elles avaient été frottées.

– Probablement au départ du couteau, dit le docteur Mayrand, le frottement du lancer aura eu pour but d’effacer les empreintes. Cela est bien possible.

– Et sur la chambranle de porte, dit Augé ?

– Une couple de cents empreintes, mais ce sont celles de tout le monde dans la maison.

– Vis-à-vis la partie qui attirait les mouches ?

– Même chose, c’est à la hauteur de la main quand elle s’appuie sur une chambranle pour refermer la porte de l’autre main. Rien là.

Augé fit un petit geste indécis.

– ... Merci... merci beaucoup, Belœil... j’aime

autant le savoir tout de suite.

Belœil se retira.

– Bon, retournons à notre interrogatoire, dit le docteur Mayrand. Lafond, vous allez me raconter des petites choses en apparence bien insignifiantes, mais qui vont nous mettre sur la piste. D’abord, mademoiselle Gisèle est une jeune fille bien intéressante, n’est-ce pas ?

– ... Oui... oui... à quoi voulez-vous en venir ?

– A-t-elle un appareil de radio dans sa chambre ?

– Non, la musique la fatigue.

– Bon. Pourquoi avez-vous menti en disant que vous n’étiez pas avec elle ce soir ?

– Je n’ai jamais dit ça.

– Je le concède, mais vous avez dit que vous aviez passé la veillée dans votre chambre. Or, c’est faux, n’est-ce pas ?

Lafond rougit violemment, balbutia, puis raffermi sa voix et répondit :

– Oui, j’étais avec elle.

- Toute la soirée ?
- Oui.
- Toute la soirée ?
- ... Euh !... Non.
- Où êtes-vous allé ?
- À la cuisine.
- Quoi y faire ?...
- Chercher une boîte de bonbons qui s’y trouvait, et que Gisèle voulait m’offrir.

Augé bondit.

- Des bonbons !

Mais Mayrand poursuivit, imperturbable.

- Alors vous entretenez une liaison avec Gisèle Biencourt.

- Oui.

- Coupable ?

Lafond haussa les épaules.

- Dans quel but ?

- Nous voulions nous marier, mais Richard

Biencourt s'est opposé.

– Il vous a renvoyé ?

– Non, mais il m'a menacé de renvoi.

– Alors ?

– Nous avons continué de nous voir, mais avec la connivence de Lucie Doiron. Cette jeune fille, très dévouée à Gisèle, acceptait de nous servir de bouclier. Gisèle prétendait passer la veillée à sa chambre avec Lucie, qui est excellente couturière. Madame Biencourt, forte femme, ne peut entendre parler couture pendant plus de cinq minutes. Gisèle était donc bien en sûreté dans sa chambre. Alors moi je l'y rejoignais.

– Et Lucie ?

– Elle passait la veillée dans sa chambre à elle.

– Et vous passiez la nuit avec Gisèle ?

– Oui.

– Dites-moi, le mariage Richard Biencourt et madame Biencourt allait-il bien ?

– Très bien. Ils étaient très en amour l'un avec l'autre.

– C’est ce que j’ai su, coupa Augé.

Mayrand continua.

– Madame Biencourt est-elle en bonne santé ?

Roger Lafond parut surpris de la question...

– Oui, et non. Elle souffre de diabète...

– Comme Gisèle ?

– Comme Gisèle.

– Quel médecin les traite ?

– Le docteur Philippon, de Montréal.

Mayrand se dirigea vers l’appareil téléphonique.

Il chercha un moment dans l’annuaire, trouva le numéro, le signala.

– Allô, docteur Philippon ? Ici le docteur Mayrand. J’aimerais vous poser quelques questions... au sujet de la famille Biencourt... Ah ?... écoutez un instant...

Mayrand posa sa main en cornet autour de l’appareil, et murmura quelques mots que les assistants ne purent saisir. Ces mots eurent un

effet immédiat sur l'interlocuteur téléphonique, car le docteur Mayrand se mit à poser des questions.

– Il a de la diabète dans la famille, n'est-ce pas ?... Bon... À l'état grave ?... Non ?... Ah ?... Ah bien vous m'apprenez quelque chose là... Oui ?... Depuis longtemps ?... Tiens, tiens, tiens !... Merci infiniment, docteur Philippon. Vos renseignements sont très précieux... Ils confirment ce que je pensais déjà... Bonsoir.

En fermant l'appareil, le Domino noir se frotta les mains. Derrière ses grosses lunettes noires, ses yeux pétillaient, et un large sourire lui fendait la barbe.

– Nous avons, mes enfants, trouvé une solution merveilleuse au crime, la seule, la vraie... Et tout ceci tourne autour de la question diabète...

Augé bondit.

– Docteur Mayrand ! La diabète, le sucre... le sucre dans le sang, le sucre dans la sueur. Un diabétique a une sueur sucrée. Un criminel a

toujours les mains moites au moment de son crime !... Eurêka !

Le docteur Mayrand sourit.

Roger Lafond se frotta les mains.

– Alors, vous avez trouvé le criminel... Quelle chance, nous allons pouvoir recommencer à vivre. Et qui est-ce d'après vous ?

– Mais c'est simple, dit Augé, et même si cela est un dur choc pour vous, je crois qu'il vaut tout aussi bien vous le dire de suite. Gisèle est la seule criminelle possible. Elle avait le mobile, l'opportunité, et les traces sucrées laissées par sa sueur sont irréfutables. Il ne reste plus qu'à la confronter avec nos preuves...

Roger Lafond était atterré.

Il ne pouvait que murmurer d'un air hébété.

– Gisèle ? Mais ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! Ma petite Gisèle !...

D'un pas d'automate, il sortit de la pièce.

Augé le suivit à une minute d'intervalle, et d'une voix gaie, il appela Belœil.

Belœil entra.

– Allez, mon cher policier, monter la garde devant la porte de chambre de Gisèle Biencourt, afin que son amoureux n'aille pas l'avertir que nous allons, dans quelques minutes, l'arrêter pour les crimes de ce soir...

Belœil n'en croyait pas ses oreilles.

– Gisèle Biencourt ? Et vous avez les preuves ?

– Nous avons les preuves... Aussitôt que le docteur Mayrand aura fini de fouiller dans les classeurs de Richard Biencourt, nous irons vous les donner. En attendant, allez avant que le beau Roger aille avertir sa dulcinée en danger.

Belœil sortit.

– N'est-ce pas, Mayrand que nous avons fait du beau travail, ce soir, demanda Augé ? Cette dernière précaution, de garder la chambre de Gisèle, est mon plus beau coup de toute la cause. Ainsi nous nous réserverons l'élément de surprise, en empêchant que Roger Lafond aille avertir Gisèle...

– Je ne crois pas qu’il aille l’avertir, dit le docteur Mayrand. Foi de Domino noir, je ne crois pas... Tiens, écoute, Augé ; le curriculum vitae de Roger Lafond : Cours classique, études postsecondaires de littérature. Abandon de ces cours pour la médecine, deux ans de médecine. Puis un an comme secrétaire du ministre Lanthier. Puis Richard Biencourt l’engage comme secrétaire particulier... Derrière cette lettre, une autre... de démission, datée d’avant-hier. Démission devant prendre effet dans un mois... Tiens, tiens, tiens !

– Voilà deux fois que vous dites ça ce soir, fit Augé, et puis, que vient faire ce curriculum vitae dans notre affaire ?

– Je ne sais pas. Je voulais voir...

– Nous montons à la chambre de Gisèle ?

– Non.

– Mais alors ?

– Nous faisons descendre tout le monde ici. J’ai quelques points à éclaircir, et je tiens à le faire devant tout le monde.

Augé ne comprenait plus rien...

– Mais Gisèle ?

– Écoute, Benoît Augé, dit le patron. Écoute bien. Si tu continues à sauter aux conclusions, tu ne feras jamais un bon détective. Gisèle n'est pas la seule diabétique ici. Il y a madame Biencourt...

Augé était atterré.

Tout son beau crime s'écroulait.

Il fit venir Belœil, lui communiqua les instructions du docteur Mayrand, et Belœil monta vers l'étage d'en haut, pour faire descendre tout le monde.

Il était sept heures du matin, et quand ils entrèrent, à la file indienne, ils avaient tous les yeux pochés, et le visage délabré de gens qui ont mal dormi, ou pas dormi du tout.

X

« Table des matières »

– Asseyez-vous, leur dit Augé.

Ils s'exécutèrent.

Quand ils furent tous assis, Benoit Augé dit :

– Vous savez, je suppose que je suis l'assistant du Domino noir. C'est en cette qualité que je suis ici cette nuit, plus qu'en ma qualité de journaliste au Midi. Mais il y a un autre représentant du Domino noir ici. Le docteur Mayrand.

Belœil sursauta.

– Le docteur Mayrand agit comme émissaire du Domino noir. Il va vous parler en cette qualité,

Le docteur Mayrand toussota légèrement, puis s'avança au milieu de la pièce.

– Quand le Domino noir me délégua ici, je fus

surpris, dès le début, par une étrange insistance. Il y avait, si vous me pardonnez l'expression, trop de sucre dans l'affaire. Le sucre y jouait un rôle trop évident. C'est comme si quelqu'un, par un moyen détourné, tentait de nous mettre sur une piste. J'ai cru, tout d'abord, qu'il n'y avait là qu'une coïncidence. Mais je dus déchanter. Nous étions effectivement en face d'un indice mis là pour nous faire tomber dans un panneau qui ne m'attira pas du tout. Cette recrudescence de sucre ressemblait trop à un piège. Un piège à mouche. En ceci, le criminel a commis une erreur. Ou peut-être a-t-il simplement cru que nous ne chercherions pas plus loin. Il a commis une erreur, car en mettant ce sucre un peu partout, il voulait rejeter le blâme sur une personne, et il rejetait le blâme, en fait, sur trois personnes. Gisèle Biencourt est diabétique, sa mère l'est également, et l'est aussi Roland Biencourt. Seuls ne l'étaient pas Richard Biencourt, Hervé Biencourt et Emmanuel Biencourt. J'exclus Roger Lafond, puisqu'il ne fait partie de la lignée sanguine.

Par ailleurs, le fait que ces gens étaient

diabétiques les mettait automatiquement suspects. Car il est bien connu que la sueur des diabétiques contient du sucre, et que le criminel aurait eu les mains assez moites pour imprégner le manche du poignard et la chambranle de porte avec assez de sucre pour attirer des mouches. C'est sur cela, et sur cela seul que le criminel comptait pour attirer nos soupçons sur un ou une diabétique. Puis, il ajouta quelques autres indices qui, additionnés ensemble pointaient irréfutablement vers Gisèle Biencourt. Seulement, à cause de l'insistance du criminel sur la question du sucre, je me pris à douter de la valeur des indices. J'avais raison, car ceux-ei étaient une suite machiavélique de petites faussetés. Le criminel, n'en doutez pas, est d'une astuce extraordinaire. Mon assistant Benoit Augé n'y a vu que du feu. Mais je jouis, heureusement pour les innocents réunis ici ce soir, d'une assez grande expérience pour avoir vu clair dans le jeu du meurtrier.

Je vais vous reconstituer le crime.

Le meurtrier a attendu que la maison soit très calme. Il est sorti de sa chambre, couteau à la

main. Il a descendu l'escalier, puis il a très doucement ouvert la porte du bureau de Richard Biencourt. Celui-ci, qui s'attendait à voir apparaître là son fils, (Roland Biencourt eut une exclamation étouffée) fut formidablement surpris de voir QUI était le meurtrier. L'expression de surprise était tellement évidente sur le visage du mort que j'en fus moi-même surpris... et... agacé.

Imaginez le dilemme pour cet homme. Il avait décidé d'une liste de suspects possibles : sa femme, à cause de l'héritage ; sa fille, à cause aussi de l'héritage... et ainsi de suite... Le dernier sur la liste, le dernier possible, c'est celui-là même qui lui apparaît dans la porte. Il a un geste d'hésitation, le meurtrier en profite, lance le couteau. Richard Biencourt n'est plus. Le meurtrier avait enduit le manche du couteau de matière sucrée. Puis il a enduit un peu de la chambranle de porte de cette même matière. La police sera mise sur la piste, si elle ne trouve pas elle-même l'histoire de la sueur sucrée des diabétiques. Puis le meurtrier regagne sa chambre.

Un peu plus tard, il va vers la chambre d'Hervé Biencourt, et il entend celui-ci dire à Augé : « Ce n'est pas nécessairement du sucre... »

Ces mots sont terribles, car ils sont l'essence même de toute la trame. « Ce n'est pas nécessairement du sucre. » Seule et en elle-même, cette phrase sert admirablement le plan du meurtrier, car elle met la police sur la piste du meurtrier diabétique, exactement comme le voulait le vrai criminel. Mais il sait, il sait trop bien que Hervé Biencourt se prépare à en dire plus long. Alors il entre, lance le couteau, et clôt le bec du dénommé Hervé. Le cri de la victime est fort, et le criminel doit regagner sa chambre au pas de course. Il laisse cependant le couteau, celui-là aussi enduit de sucre.

Mayrand se tourna vers Augé.

– Mon cher Benoit, je regrette de vous avoir induit en erreur. À ce moment-là je croyais avoir raison. Le meurtrier n'est pas venu uniquement dans le but de tuer. Il venait causer avec Hervé, puis il a entendu le commencement de l'appel

téléphonique, et il est retourné à sa chambre chercher un couteau. AU CAS ! Cette précaution lui a servi, car elle a empêché que nous sachions immédiatement qui était le criminel. Voilà donc la reconstitution du crime.

Moi qui ne voulait croire au sucre diabétique, je me suis balladé d'une chambre à l'autre. À des moments où vous étiez ici, ou dans le hall du haut, à vous faire questionner, moi, je jetais un coup d'œil dans les chambres.

Dans une chambre, j'ai trouvé quelque chose qui m'a fort intéressé. Un bloc-notes de papier à lettre. Le voici. Nulle autre chambre n'en contenait. Vous remarquerez que c'est le même papier, que cette note de menace reçue par Richard Biencourt. Je suppose que le meurtrier se serait débarrassé de cet indice dangereux en temps et lieux. Le hasard a voulu que je le découvre avant. Puis, dans un tiroir, un petit pot de miel. Si vous passez votre doigt sur la chambranle de la porte, mon cher Augé, vous verrez que la matière sucrée qui y est étalée est un peu gluante, et a le goût caractéristique du

miel.

J'avais deux indices certains. J'avais deux indices qui pointaient vers le criminel avec beaucoup d'insistance.

Il me restait le mobile.

Je mis l'argent de côté. Comme mobile, c'était épatant, mais ça me faisait trop de suspects.

Qui pouvait avoir un autre mobile ? Et quel mobile ? L'amour ?... J'avais presque éliminé Roger Lafond. La lecture d'un folio dans le classeur de Richard Biencourt me confirma que j'avais raison. Roger Lafond n'avait AUCUN intérêt à perpétrer ce crime car Richard Biencourt, en plus de le coucher sur son testament pour cent mille dollars, lui permettait de continuer ses études de médecine abandonnées faute d'argent il y a trois ans.

Madame Biencourt ? Elle aussi est diabétique.

Roland Biencourt ? Emmanuel Biencourt ?

Je fis descendre Roger Lafond ici, et au bout de quelques questions, il me décida, sans m'en rendre compte, à faire un geste que j'aurais dû

faire il y a longtemps.

J'ai téléphoné au docteur Philippon. Il m'a donné un aperçu de l'état diabétique de la famille Biencourt, et il m'a dit en plus, une autre chose.

Une autre chose qui devrait être la clé finale.

Le sésame ouvre-toi.

La solution même, le mobile, et l'accusation.

Ma petite Gisèle, il eut mieux valu que vous ayez confié votre problème à votre mère.

Gisèle sursauta.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire ceci, ma petite. Vous avez joué avec le feu, et votre amour pour Roger Lafond vous a mené loin. Voilà que vous êtes dans de jolis draps...

Madame Biencourt se leva.

– Gisèle !

– Oui, maman... c'est vrai.

– Oui, mes amis, voilà toute l'affaire. Gisèle est enceinte de deux mois. Elle s'est confiée à

quelqu'un. Ce quelqu'un, qui est un criminel né, un homme à l'imagination peu ordinaire, a vu dans cet accident malencontreux, un moyen de se venger, en même temps que de bénéficier avantageusement de toutes ces morts. Cet homme a voulu assassiner Richard Biencourt, puis Hervé Biencourt. Il avait l'intention de se débarrasser aussi de Roger Lafond...

– Ce n'est pas lui, le criminel ? demanda Augé estomaqué.

– Non, ce n'est pas lui. Il aurait tué Lafond par vengeance, à cause de l'état de Gisèle. Et il aurait évité à celle-ci le déshonneur, tout en se vengeant d'elle, en faisant pointer vers elle les indices de façon à ce qu'elle passe pour la coupable. C'est fort bien machiné, et demandait une somme d'intelligence peu commune. Je me suis demandé assez longtemps quel pouvait être celui qui avait ainsi tué. Remarquez bien que je savais quel était le caractère du criminel, et je savais qu'il ne pouvait être autre que celui que j'ai finalement dépisté, mais je ne sus son nom que ce soir. Un instant je crus que c'était Roger Lafond. Mais je

changeai d'idée vite.

Par après, je crus que c'était... non, je ne le dirai pas tout de suite... j'aime mieux que le coupable souffre encore un peu sa peine du dam, qu'il ressent en ce moment.

Ce qui est arrivé, c'est que quand j'ai trouvé le bloc-notes et le pot de miel, je connaissais le criminel, du moins je savais que c'était l'occupant de cette chambre, mais je ne savais pas qui couchait dans cette chambre.

Voilà.

Et je craignais tellement d'apprendre que c'était la chambre de Roger Lafond, que je n'osais pas m'informer.

J'avais de la sympathie réelle pour lui.

Quand, ce soir, j'ai su que Roger Lafond ne pouvait être coupable, parce qu'il n'avait aucun mobile logique, je fus soulagé.

J'ai demandé à Belœil qui couchait dans la chambre en question. Il me le dit.

Maintenant, Belœil, fais ton devoir.

Tu peux arrêter monsieur Emmanuel Biencourt, assassin de Richard Biencourt, assassin de Hervé Biencourt, et qui désirait assassiner Roger Lafond et faire pendre Gisèle Biencourt.

Emmanuel Biencourt se leva d'un bond, et courut vers la porte. Mais Augé avait été plus rapide. Il tira un pistolet de sa poche et fit feu.

Emmanuel tomba, raide mort, une balle à la tête.

– Voilà, dit le docteur Mayrand, qui va nous éviter un tas de démarches et de témoignages en cour.

– Fort bien dit, répliqua Benoît Augé.

Roger Lafond vint au docteur.

– Merci, docteur Mayrand, et monsieur Augé, merci beaucoup. Je ne savais pas que Gisèle avait confié notre grand secret à Emmanuel, autrement je me serais douté que c'était lui le coupable.

– Mais pourquoi a-t-elle fait ça, demanda Augé après que tous eurent été sortis ? Pourquoi confier un tel secret à son cousin ?

– Un moment de découragement, je suppose. Elle voulait parler à quelqu'un, et l'attachement qu'Emmanuel avait déjà eu pour elle était raison suffisante.

– Mais tuer son père... tuer son propre père...

– C'était ça ou la découverte. Hervé Biencourt avait découvert le pot de miel et le bloc-notes avant moi... C'est ça qu'il voulait dire. « Pas nécessairement du sucre... mais du miel... »

– Ah, je vois, maintenant, dit Augé, je vois...

– Tu vois toujours quand il est trop tard, dit le Domino noir. Cette cause m'a fatigué les méninges, allons nous reposer, j'ambitionne quelques heures de grand répit, devant quelques bonnes bouteilles de bière froide, à ne parler que de température.

– Pas de crime ? Pas de criminels ?

– Rien autre chose que de température...

Mais le Domino noir ne savait pas qu'au détour du chemin. Quelques instants plus tard, un meurtre horrible lui serait jeté sur les bras, et qu'il devrait, pour sauver sa peau, en débrouiller

l'écheveau irrémédiablement emmêlé.

Il ne s'en doutait pas. alors il partit avec le sourire, un sourire caché par la barbe du docteur Mayrand, alias le Domino noir.

Cet ouvrage est le 685^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.